

Biographie Thierry Dourousseau

Thierry Dourousseau, architecte DPLG urbaniste, né en 1946, mène une activité libérale et réalise des études sur la patrimoine urbain et architectural. Membre fondateur de Mars 76 et du Syndicat de l'architecture, il a enseigné à l'École d'architecture de Marseille-Luminy. Architecte au conseil de la ville d'Arles, membre de la mission régionale du Patrimoine et des Sites, correspondant de l'académie de Marseille, il a conseillé l'Atelier du patrimoine de la ville de Marseille de 1981 à 2010. Président de l'association Cabanon Vertical depuis 2012.

ASCENDANCES

L'appellation Cabanon Vertical trouve son origine dans une action clan-destine sur une barre de logements en déshérence avec l'installation, en façade, d'un balcon encombré comme il s'en trouve en Asie, où tout ce qui ne tient pas dedans est mis dehors. On est moins devant une fonction qu'une fiction, horizons lointains de l'Indochine, retour de voyage, autre manière d'user de l'espace.

L'année suivante, en 2003, j'ai assisté à la pose d'un autre balcon, déployé sur un immeuble voué à la destruction. Cabane de bois colorée de motifs de papier peint avec les mêmes canevas pop à l'intérieur de l'appartement, situé au troisième étage de l'immeuble.

Depuis se sont succédé un Greffon, un module d'Existenz Minimum et autant de niches, de capsules, d'habitats faits maison et installés dans les lieux les plus divers.

Tout ça évoque la première bulle pirate sur la façade d'un immeuble du Grand-Saconnex à Genève, construite par Marcel Lachat et Pascal Hau-sermann en 1970. Dans le pays où tout ce qui n'est pas autorisé est interdit, cet étrange objet fit grand scandale; aujourd'hui la pièce est exposée dans un musée!

Häusermann et Lachat étaient proches de Jean-Louis Chanéac, au-teur, en 1968, d'un « Manifeste de l'architecture insurrectionnelle » vi-sant à transformer les grands ensembles dont les habitants réaliseraient leurs rêves et leurs besoins par des installations pirates et aléatoires de cellules parasites.

Si à l'époque Häusermann, Quarmby et Chanéac sont critiques vis-à-vis du mouvement moderne, ils le sont aussi envers les maisons sculp-tures d'André Bloch ou d'Étienne Martin jugées formalistes; ils affirment une position sociale, ne serait-ce que dans l'économie de moyen d'une architecture accessible au plus grand nombre. À la fin, tous fi(liront dans les collections du FRAC Centre ...

Olivier Bedu ne nie pas cette filiation, mais il établit, à travers ses ouvrages une dimension de récit poétique, qui n'apparaît pas aussi évi-demment chez les auteurs des années 1970 installés dans une posture d'avant-garde.

Autre lien avec ce temps, la maîtrise des moyens de production à travers la fabrication, pour servir une approche de l'espace et du mou-vement social. On est voisin d'André Skobeltzine et Jacques Étienne - lauréats du PAN 1977 avec le projet Jeunes et Jeux - aménageant les vides résiduels de l'ensemble de Woippy (Moselle).

ESPACE DES CITÉS

À Beauvais (Géométries Variables 3, 2014) comme à Caen (Récif, 2014), les installations émergent telles des structures primaires faites d'assem-blages d'éléments peints de couleurs vives. Cette dimension colorée, qui évoque le sculpteur anglais Phillip King, se manifeste à la fois comme obstacle et comme limite polarisant l'espace isomorphe des grands ensembles - *les espaces verts* - en haltes qui construisent des situations agréables.

Le projet de Bordeaux (Le Mobole, 2010) à l'invitation de Bruit du fri-go, équipe dont la production est proche de celle d'Olivier Bedu, élargit encore cette orientation solidaire. Faite de deux longs rubans de bois brut, dont la géométrie rappelle la fonction oblique de Claude Parent, ces bandes se réunissent sur un habitacle en bois. Cette cabine offre un abri aux passants, aux amis, aux amants, des convives y mangent parfois, signe de partage du lieu et du temps.

DES ÎLES

Une autre dimension marque Salon-de-Provence (L'Archipel, 2013) et Marseille (Les Geckos# 7 et 2, 2015) qui proposent une autre manière d'occuper l'espace. Au lieu d'un unicum, l'espace orthonormé des cités est parsemé d'une pléiade d'ouvrages occupant des positions singu-lières : plus que dans l'occupation du terrain, on est dans une tactique asymétrique d'actions ponctuelles, une sorte de guérilla.

À Salon, dans le quartier de Canourgues, les opérations se font en constellation.

La cour Saint-Norbert voit se substituer aux automobiles un prati-cable de bois qui incite à faire salon.

Le parvis de l'école de la rue Ségugne (Gaston Jaubert Architecte) condense des rencontres quotidiennes, ici l'intervention en fait un seuil coloré de l'espace urbain. Des bancs sont disposés selon les saisons, ensoleillés l'hiver ou à l'ombre l'été. Ces bancs, en forme d'étoile, un peu comme La Fleur qui marche de Fernand Léger, invitent à la conver-sation, mais permettent aussi de s'isoler sur une branche libre de l'astre de béton blanc.

Sur la place de l'Europe, dessin ordonnancé d'un vide interstitiel, un petit kiosque solitaire s'entoure d'une ribambelle de satellites: des bancs - avec dossier - et tables basses aux plateaux de béton adoucis, posés sur des socles de bois. Fragilité flottante et solidité font penser à une pièce de séjour, un intérieur de design scandinave, donnant un caractère soigné à cet endroit.

À côté du grand stade enherbé, L'Archipel, parie sur le lien entre culture et sport. La plus grande place est donnée au sport: tennis, basket et mini-foot aux géométries ultra-normées atténuées par les teintes pastel du sol en vert, rose ou bleu. Comme une volière, les plateaux sont grillagés, avec quelques renflements qui abritent des petits gradins type V.I.P. Le long de cette limite un peu floue comme une voilette, trois petites tonnelles de bois, aux formes irrégulières, dont la claire-voie couvre des installations domestiques: bancs, tables, évier avec cuves et égouttoir, tout pour un pique-nique confortable. Ajouté à cela, un four à pizza, et la terrasse du centre socioculturel, elle aussi couverte d'une gloriote aux ventelles de bois. Le tout se tient dans l'interstice entre plateaux spor-tifs et centre culturel comme une petite multitude d'ilots. La convivialité n'est pas métaphorique là où peuvent se tenir les convives!

Les geckos, sont aussi des animaux qui s'accrochent au terrain, fût-il un mur, grâce à ses pattes ornées de cils adhésifs. Il faut au moins cela pour une des cités les plus rudes de Marseille (Saint-Just Bellevue, 2016). Les Geckos sont disséminés sur la cité, l'un d'eux possède un côté animal fouisseur qui émerge de terre. Rampant, massif et court sur pattes, il se poursuit en banc de forme irrégulière en béton coloré jaune pâle.

Cette solide carapace se hérissé d'agrès de musculation aussi effilés que le support est lourd, à la manière des coques et des aigrettes de Jérôme Bosch.

Un autre Gecko prend sa place à partir d'un usage: la conversation, la palabre sur bout de mur. Les familiers du lieu ont fait leur programme de salon où l'on cause. Une succession de plateformes de béton jaune pâle, en gradins, génère des assises - avec dossiers - le tout couvert de tôles ondulées peintes de bandes blanches et rouges comme s'il s'agissait d'une toile tendue pour se protéger du soleil ou de la pluie, pour mettre d'interminables conciliabules à l'abri.

HORS LA VILLE

Les productions du Cabanon Vertical ne se cantonnent pas aux cités urbaines, paysages et jardins sont aussi des lieux d'expériences. Au risque de se perdre (Châteauneuf-le-Rouge, 2013), le titre d'un film sentimental américain, évoque ici le labyrinthe. Dans un jardin à la française envahi par des buis ensauvagés, l'action dessine de nouveaux parcours en trois dimensions, au sol ou au-dessus des bosquets, au moyen de passerelles de bois brut. Cette relecture d'un jardin dans des points de vue neufs presque imaginaires n'est pas sans rappeler le travail de Christo et Jeanne-Claude à Kansas City en 1978 et intitulé *Wrapped Walk Way* qui redessina un jardin américain avec des bandes de tissus jaune orangé.

Pour terminer, provisoirement, cette promenade à travers les ou-vrages d'Olivier Bedu, car il ne s'agit pas d'une recension, le *Superwit*: (Béthune, 2011) plus que le grand huit, la structure en bois de charpente traverse un vallon évoquant une fête foraine qui serait par là, ou bien le pont d'un de ces trains de western qu'on détruit à la fin du film, désignant l'éphémère dans une construction soignée faite de perches, de tendières et d'étais: un travail de Romain !

ARTS ET MÉTIERS

Olivier Bedu, artiste et artisan, opère entre les arts libéraux et les arts mécaniques. Situé autant dans la pensée que parmi les aléas de la fabrication. Une vieille histoire renouvelée depuis Ulysse construisant son lit en bois d'olivier et Brunelleschi qui répondait à ses détracteurs: « Il n'est rien d'invisible, sinon ce qui n'est pas, sinon la pure absence. »

Rendons, écrit Diderot, aux artistes (travailleurs manuels) la justice qui leur est due, les arts libéraux se sont assez chantés eux-mêmes; ils pourraient employer maintenant ce qu'ils ont de voix à célébrer les arts mécaniques. Et comme le pense Matthew B. Crawford : « La servitude est aujourd'hui du côté des arts libéraux et la liberté dans la réparation de motos. »

Le travail d'Olivier Bedu ne participerait-il pas au renouvellement des modes de production de l'architecture?